

**Dominique Sewane**  
**LE SOUFFLE DU MORT. LES BATĀMMARIBA (TOGO, BÉNIN)**  
Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 2020, 723 p.

Axel Bérard Nguépsie  
Université Laval

Dans *Le souffle du mort*, l’auteure révèle sa longue et fascinante expérience du rite funéraire dédié à un ancien (un père ou une mère) chez les Batāmmariba – « ceux qui bâtissent en malaxant la terre humide » –, le *tibènti*, dont les menus détails analysés tissent et affinent sa réflexion sur l’authenticité de la culture jusque-là peu connue de ce peuple situé dans deux pays de l’Afrique occidentale.

Le souffle du mort recèle les contours d’un principe actif dont le pouvoir façonne et régente jusqu’aux moindres actes quotidiens, l’existence de tout Ōtammari. Chaque mort entame un passage empreint de transformations qui aboutiront à la formation de nouvelles vies. Pour les Batāmmariba, la reproduction du groupe procède de la régénération du souffle des morts dans les entrailles des femmes où ils se muent en de nouveaux enfants. Le souffle du mort s’introduit dans la conjugalité d’un couple pour y favoriser la procréation. Le rituel du *tibènti* donne à voir une organisation sociale harmonieuse avec une répartition stricte des rôles entre différentes catégories complémentaires. Le statut d’ancêtre n’est pas acquis automatiquement par tous les défunts du groupe. Le *tibènti* constitue un passage discriminatoire vers cet autre mode d’être. Il procède d’un langage rituel sophistiqué par lequel le corps mort est simultanément socialisé et territorialisé afin de permettre le transit post-mortuaire du souffle vers l’ancestralité formatrice de nouvelles vies. Ce rituel funéraire légitime aussi le pouvoir des anciens et des aînés sociaux moyennant son caractère exclusif et la valorisation de certaines catégories dominantes, comme celle des *Onitido* – « Les Hommes de la corne » ou « Vrais Hommes » – et des *Opon*, les devins.

Ce mode de régénération du souffle engendre de nouveaux liens spirituels voire sociaux entre des personnes animées par le *diyuan* (souffle) du même ancêtre. Bien qu’il soit intangible, ce rapport n’y est pas moins vivant du moment où une femme « tombe » à la mort de celui dont elle est « la Pareille » ; celui qui, comme elle, tient son souffle du même *yembota* – le défunt ou « le couple de défunts ayant présidé à sa formation ».

La découverte d’un phénomène spirituel atypique, l’*Oduéri/baduérivé* ou les femmes tombant au deuil de leur double, est une réalité étrange qui heurte profondément l’univers de

croyances de l'ethnologue et déclenche un processus réflexif empreint de questionnements successifs. On peut y déplorer cependant le manque d'explications d'égale pertinence sur le caractère genré d'une telle expérience. D'autant plus qu'indistinctement des sexes, la naissance de toute personne résulte de la régénération d'un ancien défunt dans le ventre d'une femme. Conception qui se démarque d'une ontologie matérialiste de la personne en réfutant l'antinomie communément admise entre la vie et la mort, cette dernière s'opposant davantage à la naissance. L'analyse serait plus enrichissante si elle éclaircissait les mobiles de cette action unilatérale du souffle du mort.

Pour l'annonce du décès aux principaux chefs de lignages assurée par le fils benjamin, celui-ci « crache un jet d'eau au visage de l'ancien ». Le travail sur le cadavre traduit et respecte l'identité sociale et biologique du mort. La toilette rituelle au défunt est administrée par des femmes, Veilleuses des morts. De nombreux détails ethnographiques révèlent un rapport spirituel des Batāmmariba à l'espace et au temps. L'observation de la toilette du défunt par *N'koua*, la fille aînée, comme celle du creusement de la tombe par le fils benjamin (héritier principal), possède une valeur initiatique. Elle révèle un système éducatif fondé sur l'apprentissage sensoriel par une plongée immédiate dans la réalité des phénomènes. L'expérience de la douleur couplée au silence rituel génèrent les bases de la résilience afin d'informer des personnalités socialement adaptées.

Le travail de la sépulture tenu par les fossoyeurs est interdit aux femmes tandis que la tombe comprend une « bouche » qui s'apparente à « l'ouverture d'un conduit vaginal », par laquelle l'influx vital du défunt reviendra de la matrice tellurique. L'impassibilité des hommes (assis dans la cour principale de la *takyènta* – la concession) rompt avec l'émotivité expressive des femmes qui pleurent en chantant. À travers l'interrogatoire du mort, l'étiologie du décès emprunte les sentiers d'une ontologie profondément spiritualiste. Les objets rituels, comme « un tronçon de petite branche ou enfant du baobab allongé sur le brancard », présentent le défunt ainsi que la communauté invisible des grands morts du groupe conviés à présider au dévoilement de la cause du malheur qui ébranle la société.

Le moment de l'inhumation est le crépuscule, symbole du passage d'une existence visible (jour) vers l'invisible (nuit). Le mort est débarrassé de tout encombrement de la vie matérielle lorsqu'il est glissé dans le ventre fécond de la Terre mère, étape charnière qui marque la fin d'un cycle et en augure le renouveau. La nuit appartient aux pouvoirs surnaturels. C'est le moment propice au retour du souffle du mort divinisé ou ancestralisé. Le rite du *kafuente* (appel du mort) réservé aux seuls pères confirme la réussite et la clôture du *tibènti* et assure le

retour post-mortuaire qui se concrétisera dans la formation d'enfants chez les époux aimés et où on érigea un autel au défunt. La voix de l'Appelateur (Sewane reconnaît n'avoir obtenu aucune information sur son identité) s'allie au discours instrumental (son du Cor) des musiciens pour marteler le besoin commun du retour du mort parmi ceux qui l'ont précédé « là-où-l'on-va ».

Les prises en charge de la mort laissent transparaître un système de spiritualité holistique solidement ancré dans l'écosystème où chaque élément naturel recèle une cause possible, fondement d'une explication et d'une gestion des phénomènes variés auxquels est vouée l'existence humaine à l'instar de la mort. Tous les domaines d'activités y sont interreliés. La séparation nature-culture semble inenvisageable, leurs frontières sont transparentes et parfois inexistantes. Le génie architectural façonne l'espace vital où se meuvent le visible et l'invisible, les vivants et les morts dialoguent au bénéfice du maintien et de la reproduction du groupe. On observe la répartition genrée des rôles sociaux avec une séparation quasi étanche entre les principes de la féminité et ceux de la masculinité. La construction sociale du genre s'enracine dans cette cosmologie où le souffle du mort (Ancêtre), omniprésent, régule la constitution symbiotique de l'humain avec le non-humain. Cette société est structurée sur une relation de continuité infinie des existants, où le destin de l'individu semble nécessairement soumis aux déterminations des existences antérieures. Cette interrelation fonde par ailleurs une médecine traditionnelle puisant dans les diverses facultés caractérisant la biodiversité.

Ce livre possède un intérêt documentaire fondé sur l'éventail de phénomènes sociaux explorés par l'ethnologue. Les nombreux détails de ses Carnets de terrain soulignent la consistance des informations utiles à la connaissance du peuple Ôtammari. En outre, les enjeux méthodologiques de l'ouvrage se révèlent dans la mise en scène réflexive du cheminement ethnographique de l'auteure, incluant ses peurs, ses doutes et sa position par rapport à la société étudiée. L'on voit comment la connaissance anthropologique se construit au gré des subjectivités en contact. L'implication au terrain engage l'auteure dans un long processus de décentrement personnel poussant parfois jusqu'à l'estompement de la distance ethnographique, dans ses relations avec les Batãmmariba. L'on peut cependant remettre en question la pertinence épistémologique d'une telle posture.

Enfin, la pétillance de son style conforte l'originalité de ses descriptions. Au fil du livre, l'enquête ethnographique dévoile les caractères d'un roman de voyage, stratégie scripturale reconnue dans la tradition ethnographique française.